

Alain Gillis

Psychiatre. REVUE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE PSYCHOPATHOLOGIE. ART THÉRAPIE. 12/2022.

Être sans Évidence.

La perte de l'évidence naturelle est l'expérience d'une perplexité radicale coïncidant avec la défaite des certitudes élémentaires qui soutiennent la vie quotidienne, dans ses choix, dans ses décisions et ses indécisions.

Cette forme d'évidence, qui passe inaperçue, devient manifeste par les effets de son manque, dans les schizophrénies et, de manière plus explicite, dans certaines formes paucisymptomatiques ou hétérophréniques.

Il est intéressant de noter qu'un psychiatre phénoménologue s'efforce parfois de rechercher pour lui-même l'épreuve de cette perte, par une suspension de l'attitude naturelle afin de tenter une meilleure approche des patients...

Toutefois ce n'est pas un psychiatre mais une patiente qui va nommer ce trouble qu'elle décrira comme « la perte d'un petit quelque chose que tout le monde doit avoir, une petite chose drôle mais vraiment nécessaire », dont le manque l'empêche d'accorder son existence au monde commun.

Cette patiente est une jeune femme de 30 ans, Anne, accueillie dans le service de W. Blankenburg (1928 - 2002) à Marbourg, pour des troubles relevant d'une hétérophrénie ; une affection qui lui permet toutefois de garder une conscience critique de ses difficultés.

Au fil des observations menées avec une précision accordée à la valeur exceptionnelle du témoignage d'Anne, Wolfgang Blankenburg va proposer une analyse phénoménologique de la situation de sa patiente en se référant essentiellement à Heidegger et à Husserl.

Dans la constatation d'un ratage permanent du rapport au monde, Blankenburg verra chez cette patiente l'effet d'une défaillance transcendantale dans l'établissement de son cadre d'existence, c'est à dire d'un premier fond de significations permettant la stance du Soi, qui insiste et subsiste dans les synthèses passives.

Reprenant Heidegger Blankenburg considère que cette possibilité ne va pas sans l'existence de la *significativité* constituant le monde et le Dasein. C'est à dire que le monde en élaboration constante est formé par chacun de nous par liaisons et renvois de chaque objet à d'autres objets. Par exemple : le marteau renvoie au clou, qui renvoie à la planche, qui renvoie à l'arbre, etc..., ainsi se constitue de proche en proche une *entièreté de conjonction*, une *significativité globale*, un monde, pour et PAR le Dasein. Ces « objets », Heidegger les appellent des « utiles » et ce terme peut s'appliquer à toutes choses prises comme « utilisables », objets, situations, et généralement toute forme déjà expérimentée (Heidegger, Être et Temps p120)

Si cette possibilité transcendantale est par trop précaire, le Dasein ne peut se saisir comme projet de lui-même dans la perspective de ses possibles. Il ne peut se laisser être dans un

monde où il demeure sans fond. Alors la participation au monde commun devient confuse, elle est manquée. Et l'évidence naturelle est ressentie comme altérée, voire absente.

Blankenburg va mener l'analyse de la situation de sa patiente qui présente, en même temps qu'une perte de l'évidence naturelle, une perplexité qui empêche toute manifestation de confiance. Cette analyse mettra successivement en cause, le rapport au temps, le rapport au monde, la constitution du Je et celle d'autrui.

Pour notre part dans cet article bref nous allons privilégier la réflexion concernant les dispositions du Dasein selon sa *temporellité*.

Anne précise en effet avec insistance que sa *perte d'évidence* et les difficultés d'appréciation qui s'en suivent se réfèrent régulièrement à un « avant », c'est à dire à un temps qui précède toute possibilité de décision et d'action.

Elle insiste à ce sujet : ce n'est pas tant le choix qui l'embarrasse mais, « avant » le choix, une difficulté fondamentale qui pourrait s'écrire ainsi : mon choix peut-il avoir une quelconque valeur ? Ce n'est pas le choix qui pose problème c'est la valeur du jugement sur le choix même. Elle reste, dit-elle en substance, dépourvue de cette petite chose, de cette *évidence naturelle* qui permet aux autres, non seulement de choisir mais aussi de se tromper. Leur confiance reste intacte, ils ont simplement fait une erreur. Cette preuve de confiance suppose un sol assuré par un système de renvois qui est celui de chaque Dasein. Anne ne dispose pas de cette cohérence a priori...

C'est pourquoi, « Avant » de tenter un choix elle doit penser, elle doit constituer empiriquement la prévision d'une situation où l'évidence fera défaut.

Mais quel est le rapport essentiel entre cet « avant », entre ce temps de perplexité et les modalités générales du temps envisagé d'un point de vue ontologique ?

Suivant Blankenburg nous pouvons dire que l'hébéphrène n'est pas *temporé*. Ce qui signifie qu'il n'est pas dans *l'attente*, il n'est pas situé entre un « être été » et un « à venir ». De là vient que des expressions comme « à partir de » ou « comme hier » ou « comme d'habitude » ne sont pas pertinentes pour lui.

Certes, le patient peut garder le souvenir de détails passés, de la veille ou de son enfance, mais, ses souvenirs ne sont pas liés dans une continuité passée, tendue vers un avenir. Ainsi, Anne se découvre-t-elle chaque matin dépourvue du sentiment de cohérence avec le vécu de la journée précédente ; elle décrit une situation confuse, elle se sent « au milieu de tout ça ». Les choses rencontrées demeurent ainsi dans la béance et le rappel mémoriel de leur collection, s'il était possible, ne pourrait jamais « faire expérience ».

Très explicitement heideggérien, Blankenburg va insister sur ce point : faire expérience, *c'est faire expérience avec quelque chose*. (Blankenburg p41et sq)

Or, ce quelque chose, quel qu'il soit, on doit pouvoir le laisser aller, comme ce vers quoi et à partir de quoi il va se rejoindre. C'est dire que, pour qu'elle fasse expérience, toute chose rencontrée doit pouvoir se trouver en conjointure avec un « toujours déjà là ». Or, chez l'hébéphrène, ce « toujours déjà là » ne s'est pas constitué, le patient subsiste dans la prétemporalité.

C'est pourquoi d'un jour à l'autre, d'une nuit à l'autre, Anne doit renouer empiriquement le fil de la continuité avec la veille.

L'opérations du Moi transcendantal ayant fait défaut, tout se passe comme si le Moi empirique devait se livrer, par comparaison, par imitation et réflexion, à un travail de

reconstitution. Ou bien y renoncer et se consacrer à quelque forme d'activité épuisante, proche de l'agitation.

Pour Blankenburg, cette participation du corps représente un équivalent d'activité transcendante et l'essai de constitution d'un monde par des sensations, par une fatigue intense, et parfois par un abattement très différent d'une manifestation dépressive.

Enfin, comme nous le verrons plus loin, le patient va se tourner vers autrui, vers un autre de confiance, souvent un parent, sur l'expérience duquel il s'appuiera de manière massive, comme pour emprunter la dimension d'un passé qui n'a pas fait expérience pour lui.

Nous allons poursuivre en évoquant quelques exemples cliniques où il apparaît que la perte de l'évidence naturelle peut aussi se manifester de façon discrète quand le Dasein entretient avec l'évidence une relation seulement fragile.

Il en va ainsi d'une jeune femme, Betty, elle a 28 ans, préparatrice en pharmacie, elle souffre de préoccupations hypocondriaques d'ordre esthétique. Un embonpoint inexistant la préoccupe ; plus généralement elle doute de sa valeur comme de la valeur de ses choix. Car, comment savoir si on choisit vraiment ? Quelles sont les règles ? Sur quoi reposent ces règles ? L'évidence se dérobe...

Une anecdote : elle se trouve chez des amis, elle prend le thé. Tout se passe de façon régulière, elle va poser sa tasse sur une table basse. A ce moment elle s'arrête. Elle ne sait pas comment poser sa tasse. Y-a-t-il un sens ? De quel côté situer l'anse ? Et puis, doit-on poser cette tasse ? Pourquoi maintenant ? « C'était comme une angoisse, je n'osais plus rien ! »

Ici, l'objet n'est plus transcendé par l'évidence naturelle de son emploi au sein du système de renvois. La tasse redevient un étant hors *conjointure*... Alors le Moi empirique va proposer une solution : « J'ai pensé : faire comme les autres ! Et tout s'est arrangé ».

Un autre exemple, apporté par la même patiente :

« Il y a des choses de moi que je ne comprends pas. Je suis très sportive et je pratique le ski nautique à haut niveau. Avant chaque départ je dois pourtant entendre quelqu'un me décrire les fondamentaux de ce sport. Ensuite je peux m'exécuter. Sinon c'est impossible. C'est toujours comme si je débute »

On voit ici la nécessité du support qui manifeste la dimension du passé auquel le Soi doit s'adosser. Son expérience tend à s'effacer et le passé est pris en charge, garanti, par son « moniteur ».

Nous allons terminer par un dernier exemple en compagnie d'une autre patiente, nous l'appellerons Sophie.

C'était Noël, il arriva que la mère de Sophie, s'étant penchée pour allumer des bougies, sa chevelure prit feu sans qu'elle pût s'en rendre compte.

Sophie était présente qui s'aperçut du danger et se décida, non sans décalage, à prévenir sa mère en prononçant très calmement, Oh le feu ! Sans plus agir...

La situation fut traitée avec retard et panique, et la mère reprocha à sa fille son peu d'empressement. Sophie me rapporta l'événement en se jugeant tristement incapable et coupable. (Non, elle ne voulait pas tuer sa mère !)

Hurler au feu, verser de l'eau, étouffer les flammes avec une serviette... La nécessité d'une action était là mais l'évidence de chacune de ces actions était floue, chacune nécessitait le

fameux temps « avant » : un décalage minime qui rappelle que faute d'être *temporé*, le patient doit penser toute décision.

Pour conclure...

Les anecdotes cliniques que nous venons de citer correspondent aux formes bénignes des altérations de l'évidence naturelle. Elle sont souvent méconnues ou interprétées, à tort, comme des troubles obsessionnels. Ces manifestations mineures représentent, selon Blankenburg lui-même, la possibilité d'entrer dans l'intelligence des organisations pathologiques plus fermées.

Dans l'œuvre de cet éminent représentant de la psychiatrie existentielle, nous reconnaissons une puissance d'analyse exceptionnelle en même temps qu'une qualité d'écoute d'une grande rigueur. D'autre part, par sa connaissance des thèses de Husserl et de Heidegger, Wolfgang Blankenburg a pu avancer des interprétations qui mettent en jeu, nous l'avons vu, les aléas de l'activité transcendante et l'impossibilité pour le patient hébété, de «faire expérience». Nous avons voulu rappeler modestement ce moment de compréhension, où ce qui était apparu à une patiente *comme une toute petite chose drôle*, est devenu l'indice qui permet de renouveler une part de l'interprétation des troubles schizophréniques.

Docteur Alain Gillis

Psychiatre, essayiste.

Bibliographie.

Blankenburg Wolfgang, La perte de l'évidence naturelle, P.U.F.,Paris, 1991

Heidegger Martin, Être et Temps, Gallimard, Paris, 1986.

Husserl Edmond, Méditations cartésiennes, P.U.F.,Paris,1994.

Ci Joint une photographie d'une œuvre de Malewicz qui me semble libre de droit.

Torso féminin 1918.

Si cette illustration de la perte de l'évidence ne convient pas, nous pouvons chercher autre chose. Je la trouve belle et a demi vide... Ce que je trouve assez adéquat.



